
**Alberto Varvaro, *La Tragédie de l'Histoire. La dernière
œuvre de Jean Froissart***

Paris, Classiques Garnier, 2011

Florence Bouchet

Traducteur : Amélie Hanus



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/peme/2433>

DOI : [10.4000/peme.2433](https://doi.org/10.4000/peme.2433)

ISSN : 2262-5534

Éditeur

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

Référence électronique

Florence Bouchet, « Alberto Varvaro, *La Tragédie de l'Histoire. La dernière œuvre de Jean Froissart* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 34 | 2012, mis en ligne le 08 septembre 2012, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/2433> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.2433>

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

Alberto Varvaro, *La Tragédie de l'Histoire. La dernière œuvre de Jean Froissart*

Paris, Classiques Garnier, 2011

Florence Bouchet

Traduction : Amélie Hanus

RÉFÉRENCE

Alberto Varvaro, *La Tragédie de l'Histoire. La dernière œuvre de Jean Froissart*, Paris, Classiques Garnier, « Recherches littéraires médiévales » n° 8, 2011, 202 p.

- 1 Ce volume constitue l'étude littéraire du livre IV des *Chroniques* de Froissart, dont l'édition intégrale par notre éminent collègue italien doit paraître dans la « Collection des Anciens Auteurs belges » de l'Académie Royale de Belgique. Alberto Varvaro avait déjà publié de larges pans du dernier livre des *Chroniques* dans la collection « Lettres gothiques » en 2004¹ ; ces deux nouveaux ouvrages vont permettre d'aller plus avant dans une redécouverte du texte de Froissart.
- 2 Le livre IV des *Chroniques* relate les événements allant de l'été 1389 au printemps 1400. Cette période n'est pas la plus riche en « apertises d'armes », du fait d'une série de trêves entre France et Angleterre ; certains faits marquants donnent cependant à Froissart l'occasion d'écrire des pages célèbres : les joutes de Saint-Inglevert (mars-avril 1390), la première crise de folie de Charles VI dans la forêt du Mans (5 août 1392), le « bal des Ardents » (2 février 1393), la bataille de Nicopolis (25 septembre 1396), la mort de Richard II (février 1400). Ce livre IV est aussi l'ultime œuvre du chroniqueur, rédigée dans ses dernières années de vie et non entièrement révisée, mais à un moment où Froissart, retiré « dedans [sa] forge » (à l'instar de Nature chez Alain de Lille ou Jean de Meun), se montre pleinement conscient de ses moyens littéraires.

- 3 Dans le premier chapitre, Alberto Varvaro s'emploie à circonscrire la période de rédaction du livre IV. Selon lui, Froissart se serait mis au travail dans les premiers mois de 1392 et aurait cessé dans la seconde partie de 1403, gagné par la maladie voire la mort. Ce faisant, l'auteur conteste la thèse de George Diller² qui considère la version donnée par le manuscrit de Rome du livre I des *Chroniques*, datée de 1400, comme la dernière œuvre de Froissart. Son argumentation repose sur des raisons chronologiques et stylistiques. D'une part, les chapitres 63-82 du livre IV, relatifs à la crise anglaise, supposent connus de Froissart des faits survenus en 1400 (d'autres événements des années 1403-1405, apparemment ignorés de Froissart, suggèrent quant à eux un *terminus ad quem*). D'autre part, la rédaction du livre IV ne semble pas totalement achevée : les chapitres sont moins bien calibrés que dans les livres précédents et, surtout, manquent les « incidences », ces épisodes adventices que Froissart avait l'habitude d'insérer après-coup dans la narration principale (selon une technique inspirée de l'entrelacement romanesque des « aventures »). Sur ce point, Alberto Varvaro entre en débat avec Michel Zink pour qui « Froissart considérait son œuvre comme achevée³ ». L'hypothèse du philologue italien est donc qu'après la mort de Froissart un proche du chroniqueur (peut-être un membre de la famille de Saint-Pol ou de Croÿ) aurait élaboré l'archétype du livre IV à l'aide des fiches de travail de l'auteur ; ce collaborateur *post mortem* serait responsable, outre les compléments textuels, du découpage en chapitres et des rubriques. Si ce travail fut probablement effectué peu après le décès de Froissart, l'examen de la réception du livre IV et de sa tradition manuscrite fait apparaître que plusieurs décennies s'écoulèrent avant que ne commence la diffusion du texte, vouée à un succès immédiat : la première mention du livre IV se trouve dans les *Chroniques* du successeur de Froissart, Enguerrand de Monstrelet, actif entre 1436 et 1453 ; aucun des manuscrits conservés comprenant les quatre livres des *Chroniques* de Froissart n'est antérieur à 1470.
- 4 Le second chapitre (« L'historien et les événements ») statue sur les modes d'information de Froissart et sur son rapport aux événements. Le chroniqueur, dans le livre IV, ne cite qu'un document écrit, la lettre de défi de Boucicaut et de ses compagnons pour les joutes de Saint-Inglevert, quoiqu'il en ait probablement utilisé d'autres. Il affirme surtout (comme dans les livres précédents) sa prédilection pour les témoignages oraux émanant de nobles informateurs ou de hérauts d'armes. Froissart s'implique personnellement dans son récit, détaille son travail d'enquête. L'investissement du « je » dans les *Chroniques* a été plus d'une fois commenté. Alberto Varvaro nuance, là encore, l'avis de Michel Zink qui a repéré un glissement des chroniques aux mémoires dans les deux derniers livres : en réalité, dans plusieurs épisodes du Livre IV, l'auteur n'a pas été témoin de ce qu'il raconte. D'où d'inévitables erreurs factuelles (peut-être déjà présentes dans les sources de Froissart), que les historiens positivistes ne se sont pas privés de relever ; certains détails sont carrément inventés. Alberto Varvaro analyse, à titre d'exemple, le récit de la crise dynastique anglaise. Le lecteur français d'aujourd'hui, peu familier des faits évoqués, aura peut-être un peu de mal à suivre la démonstration mais retiendra le double mérite que le philologue italien reconnaît au chroniqueur : « le récit de Froissart est indépendant des autres sources qui nous sont parvenues et [...] il s'agit, et de loin, du compte rendu historique le plus ample dont nous disposions » (p. 48). Cherchant à dépasser « la simple opposition entre information exacte et information erronée », Alberto Varvaro examine le fonctionnement de la mémoire de Froissart, qu'on pourrait qualifier de syncrétique : l'auteur « rapporte des faits survenus plus de quarante ans auparavant,

tout en les colorant d'éléments plus récents » (p. 53). Le savant italien plaide finalement pour une réévaluation de la qualité littéraire et même historique du récit de Froissart, dont la réputation, acquise dès le XVI^e siècle, fut compromise par les critiques aussi sévères qu'obstinées des historiens de la fin du XIX^e siècle (et même au-delà). Les erreurs historiques se trouvent en fait majoritairement dans les premiers livres des *Chroniques* ; le récit des dernières décennies du XIV^e siècle est bien plus fiable et, selon Alberto Varvaro, « Froissart y fait preuve d'une remarquable capacité de compréhension de la réalité » (p. 55).

- 5 C'est cette dimension qu'examine plus en détail le chapitre suivant (« Les structures du récit ») qui permet de mieux comprendre les mécanismes de l'écriture froissardienne. L'éloignement temporel influe évidemment sur la précision de la relation historiographique. Le critique italien montre que l'éloignement géographique n'a pas moins d'effet et il propose de distinguer trois espaces dans la géographie des *Chroniques* : une « aire centrale » (Hainaut, Paris, Londres) qui correspond aux terres familières de Froissart ; une « périphérie proche » discontinue (Écosse, Bretagne, Auvergne, Béarn, Pays-Bas), dans laquelle il se repère imparfaitement ; une « périphérie lointaine » (Irlande, Frise, Italie méridionale, Maghreb oriental, Balkans), *terra incognita*. Dans la première aire, le surnaturel n'a pas de prise, alors qu'il s'infiltré progressivement dans les deux autres. Pour autant, les passages détaillés concernant les terres exotiques témoignent de la sensibilité, remarquable pour son temps, de Froissart à l'endroit des peuples qu'il décrit ; et quand les clefs d'une compréhension objective lui font défaut, il raisonne « au moyen de la littérature, qui apparaît donc comme un complément de l'expérience » (p. 63) : l'anthroponymie et parfois la psychologie des lointains étrangers sont infléchis par des souvenirs épiques ou romanesques – il n'est pas pour autant question d'acculturer l'autre, dont Froissart perçoit la différence. Revenant sur la question épineuse de la chronologie du récit, Alberto Varvaro établit que la succession chronologique relative prévaut sur la datation absolue. Un cas de rupture de l'ordre chronologique n'est pas forcément une maladresse : le rappel de la querelle d'honneur entre Pierre de Courtenay et Guy de la Trimouille⁴, juste avant le prélude des joutes de Saint-Inglevert quoiqu'elle fût antérieure de sept ans, fait apparaître le conflit de valeurs entre le roi et la chevalerie. Toujours soucieux de réhabiliter Froissart, Alberto Varvaro estime donc « qu'il y a en fait deux plans enchevêtrés dans le texte de Froissart : le premier, apparent, est constitué par le récit, directement explicite ; l'autre, plus profond et implicite, transmet le système complexe de valeurs parfois contradictoires qui est à la base du comportement des personnages historiques et du jugement posé par le chroniqueur » (p. 79). S'ensuit une étude du rôle du non-dit dans le récit de la déposition et de la mort de Richard II. Comme Froissart avait pour lecteurs des aristocrates qui partageaient ses valeurs et ses codes, il n'avait pas besoin de se répandre en explications et pouvait leur laisser le soin de tirer certaines conclusions. Cette économie confère au style de Froissart sa brillante efficacité, qui le distingue des argumentations circonstanciées de bien de ses contemporains. Reste qu'il peut être délicat de distinguer systématiquement le non-dit de ce qui pourrait n'être qu'oubli ou ignorance. En revanche, il est facile de percevoir d'autres traits caractéristiques du récit froissardien : le goût du concret (la représentation de la politique passe par les faits et gestes des personnes, de préférence à des analyses abstraites), l'ajout de détails inventés à fin d'« effet de réel », le recours fréquent au discours direct, qui anime, voire dramatise le récit et permet éventuellement d'énoncer des analyses politiques en lieu et place du chroniqueur.

- 6 Le dernier chapitre (« La prouesse et son contraire »), le plus développé, permet de comprendre le titre de l'ouvrage en donnant à mesurer l'évolution de la notion de prouesse au terme des *Chroniques*. Le ton n'est plus à l'éloge inconditionnel de la prouesse qu'on pouvait lire dans le prologue du livre I, mais l'image de thuriféraire passéiste de la prouesse chevaleresque a collé à la peau de Froissart. Dans les exemples analysés par le critique italien, il faut entendre « prouesse » au sens large, celui d'exploit pas forcément chevaleresque ou de fait sortant de l'ordinaire. C'est ainsi qu'Alberto Varvaro discerne un « processus de mythification » dans la relation du concours de vitesse entre Charles VI et son frère Louis en 1390 : le voyage de deux hommes accède au rang de prouesse par l'amplification des distances parcourues en un temps record (l'analyse de l'itinéraire emprunté et de la vitesse de déplacement jongle entre « lieues », « kilomètres » et « miles », ce qui la rend un peu malaisée à suivre). Viennent ensuite les fêtes royales et princières, occasions pour les puissants d'exhiber leur faste et leur suprématie devant le « bon peuple », à grand renfort de parades, banquets, cadeaux somptueux. Le livre IV en offre au moins quatre exemples : l'entrée d'Isabeau de Bavière dans Paris (août 1389), la rencontre à Amiens des ducs de France et d'Angleterre (1393), le mariage de Richard II avec Isabelle de France près de Calais (octobre 1396), la rencontre de Charles VI et de l'empereur Venceslas à Reims (mars 1397). Au programme de certaines fêtes, ou indépendamment d'elles, les tournois mettent à l'épreuve les qualités martiales des chevaliers et permettent à certains de se faire connaître. Sont plus spécifiquement examinées les célèbres joutes de Saint-Inglevert, auxquelles Richard II répondit en organisant le tournoi de Smithfield (1390). Mais lorsque l'on passe au récit des événements proprement militaires, la réalité est moins prestigieuse et vire même au tragique. Les sièges de places fortes n'aboutissent pas en raison de belles tactiques militaires mais de ruses cyniques, au mépris de la bonne foi et de la parole donnée : Alain et Pierre Roux, au Mont-Ventadour, et Aymerigot Marchès, à la Roche-Vendaix, en firent pitoyablement les frais. Le schéma narratif comique du trompeur trompé, bien connu des fabliaux contemporains, prend un tour grinçant, une fois transposé dans la chronique. Les batailles, qui devraient être la meilleure façon d'acquérir la gloire, ne sont plus non plus ce qu'elles étaient. Le conflit franco-anglais étant mis en veilleuse, le théâtre des opérations se déplaça en direction des infidèles, en vertu d'un esprit de croisade encore vivace. Or, l'expédition de Mahdia, sur la côte tunisienne, en 1390, avorta sans combat. Quant à l'épisode majeur de Nicopolis, la bataille, dans la relation qu'en donne Froissart, « se résume à une succession d'actes de bravoure individuels » (p. 144), en fait dictés par un imprudent orgueil, incapable d'empêcher le désastre qui aboutit au massacre des prisonniers français. Le désir de gloire, dans la dernière décennie du XIV^e siècle, est devenu mortifère, comme le prouve aussi la bataille d'Alexandrie qui se solda par la mort misérable de Jean d'Armagnac en 1391. Par ailleurs, Froissart est bien conscient du fait que le jeu politique ne procède pas uniquement de l'action des individus mais aussi de celle d'acteurs collectifs constitués par les villes : le cas de Londres est à cet égard démonstratif. Alberto Varvaro achève ce tour d'horizon sur des considérations d'ordre moral : la rupture de l'équilibre entre valeurs religieuses, chevaleresques, sociales et politiques conduit Froissart à « une conscience toujours aiguë de la dimension tragique de la vie » (p. 160) ; la chance, la providence divine ou bien encore le poids de certaines prophéties relativisent la liberté de l'homme et le pouvoir qu'il a sur son propre destin. Plusieurs épisodes du livre IV sont mobilisés dans ces dernières analyses, mais on peut regretter qu'une place n'ait pas été ménagée au fameux récit de

la folie de Charles VI dans la forêt du Mans, si lourde de conséquences tragiques. Le rêve d'héroïsme qui avait pu fasciner Froissart au début de sa carrière s'est désagrégé mais – et c'est ce qui le rend si humain – notre chroniqueur n'a pas eu le temps d'ajuster son horizon de valeurs pour faire face pragmatiquement aux rigueurs du présent, comme le feront plus tard Commynes ou Machiavel.

- 7 Somme toute, cet ouvrage concis et dense prend délibérément, mais avec un sens de la nuance, le parti de Froissart, auquel il restitue une forme de subtilité qui lui a trop longtemps été déniée. Historiens et littéraires y trouveront quelques pistes neuves pour relire cet auteur capital du XIV^e siècle. Les agrégatifs d'histoire de la session 2013, qui ont à réfléchir sur « Guerre et société, 1270-1480 », en tireront aussi profit. Le livre est utilement complété de deux appendices (« La tradition manuscrite du livre IV », « Analyse du livre IV »), de deux index (noms de personnes, lieux) et d'une bibliographie. L'index des noms de personnes ne distingue pas les individus du Moyen Âge et les médiévistes modernes. La bibliographie mêle indistinctement sources primaires et sources secondaires ; on peut surtout regretter son caractère un peu trop sélectif : manquent ainsi plusieurs études intéressantes concernant le livre IV⁵. Quelques menues scories trahissent le fait que l'ouvrage a été traduit de l'italien : persistance de la préposition *di* au lieu de *de* (p. 17, 24, 59 n. 2), du pronom personnel réfléchi *si* au lieu de *se* (p. 86) ; plus gênante est la traduction de *parziale* en « partielle » (p. 8 n. 7) au lieu de « partielle ». Enfin, les correcteurs intégrés aux traitements de texte modernes ne préservant pas de toute faute d'orthographe, on se contentera de signaler un fâcheux – mais amusant – « golf de Hammamet » (p. 139). Mais rien de tout cela n'est susceptible de gâcher l'intérêt que l'on prend à la lecture de l'ouvrage.

NOTES

1. L'auteur signale que l'édition à paraître présente de nombreuses différences par rapport à celle de 2004.
2. Froissart, *Chroniques. Dernière rédaction du premier livre. Édition du manuscrit de Rome Reg. Lat. 869*, éd. George T. Diller, Genève, Droz, « Textes littéraires français » n° 194, 1972.
3. Michel Zink, *Froissart et le temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 109.
4. Les graphies de certains noms d'individus diffèrent dans cet ouvrage de celles en usage dans la critique antérieure. Ainsi pour Guy de la Trimouille, plus habituellement nommé Trémouille – cependant Alberto Varvaro emploie ce nom pour Guillaume de la Trémouille, de la même famille : une harmonisation des graphies paraît nécessaire.
5. Mentionnons, pour mémoire : Marie-Thérèse De Medeiros, « Voyage et lieux de mémoire. Le retour de Froissart en Angleterre », *Le Moyen Âge* 98, 1992, p. 419-428 ; Laurence Harf-Lancner, « De la prouesse du chevalier à la gloire du clerc : les prologues des *Chroniques* de Froissart », *Seuils de l'œuvre dans le texte médiéval*, E. Baumgartner et L. Harf-Lancner (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002, p. 147-175 ; Laetitia Le Guay, *Les Princes de Bourgogne lecteurs de Froissart. Les rapports entre le texte et l'image dans les manuscrits enluminés du livre IV des Chroniques*, Paris-Turnhout, CNRS-Brepols, 1998. En outre, contrairement à ce qui est affirmé p. 8, la vieille édition du roman arthurien de Froissart par Auguste Longnon est désormais remplacée : *Melyador, roman*

en vers de la fin du XIV^e siècle, éd. N. Bragantini-Maillard, Genève, Droz, « Textes littéraires français » n° 616, 2012, 2 vol.

INDEX

Keywords : chronicle, historiography

nomsmotscles Enguerrand de Monstrelet, Jean Froissart

Parole chiave : cronaca, storiografia

Mots-clés : chronique, historiographie

Thèmes : Alain Roux, Aymerigot Marchès, Boucicaut, Charles VI, Guy de la Trémouille, Isabeau de Bavière, Isabelle de France, Jean d'Armagnac, Louis Ier d'Orléans, Pierre de Courtenay, Pierre Roux, Richard II, Venceslas Ier

AUTEURS

FLORENCE BOUCHET

Professeur de littérature du Moyen Âge - Université de Toulouse (UTM) - PLH : Patrimoine, Littérature, Histoire (EA 4601)